Michela NACCI, *Il volto della folla. Soggetti collettivi, democrazia, individuo* [Le Visage de la foule. Sujets collectifs, démocratie, individu]

Xavier Tabet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/6154>
DOI : 10.4000/ress.6154
ISBN : 1663-4446
ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 6 juillet 2020
Pagination : 281-285
ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Xavier Tabet, « Michela NACCI, *Il volto della folla. Soggetti collettivi, democrazia, individuo* [Le Visage de la foule. Sujets collectifs, démocratie, individu] », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 58-1 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 01 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/6154> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.6154>

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2020.

© Librairie Droz

Michela NACCI, *Il volto della folla. Soggetti collettivi, democrazia, individuo* [*Le Visage de la foule. Sujets collectifs, démocratie, individu*]

Xavier Tabet

RÉFÉRENCE

Michela NACCI, 2019, *Il volto della folla. Soggetti collettivi, democrazia, individuo* [*Le Visage de la foule. Sujets collectifs, démocratie, individu*], Bologne, Il Mulino, 238 p.

- 1 Ce livre de Michela Nacci, historienne italienne, spécialiste de la pensée politique française, ne porte pas sur la foule comme objet observé, mais sur la foule en tant que construction discursive, et en tant qu'invention conceptuelle. Le savoir sur la foule a été, dès la moitié du XIX^e siècle, précédé par la littérature, chez des auteurs comme Baudelaire, Poe, Rimbaud, Dostoïevski, Zola, Maupassant, Huysmans. Ceux-ci étaient souvent fascinés par la possibilité que la foule donne à l'artiste d'abandonner sa propre personnalité et identité. Pour Baudelaire en particulier, l'ivresse de la perte que la foule des grandes métropoles confère à l'individu représente la possibilité d'échapper aux normes et aux limites bourgeoises et d'accéder à une forme de communion universelle. En même temps, cette dépossession peut se transformer en cauchemar lorsque, comme chez Dostoïevski, l'individu au sein de la foule ne se distingue plus par sa différence avec les autres, devenus ses sosies.
- 2 Anticipé par la littérature, le savoir « scientifique » sur la foule se construit dans le dernier quart du XIX^e siècle, et s'appelle *psychologie des foules*, ou *psychologie collective*. Ce sont là deux termes équivalents, qui se réfèrent au même phénomène : la transformation psychologique de l'individu qui advient lorsque celui-ci fait partie d'une foule. La nouvelle discipline se distingue en revanche de la *psychologie sociale*, pour

laquelle la foule n'est qu'une des nombreuses formations sociales, comme le sont également les partis ou les clubs. Elle se situe à la croisée de la sociologie, de la psychologie, de la biologie, de l'anthropologie criminelle, mais également de la psychiatrie et de l'étude des sociétés animales.

- 3 Trop souvent réduite au célèbre ouvrage de Gustave Le Bon (*Psychologie des foules*, 1895), la naissance de cette discipline, essentiellement franco-italienne, fut pourtant l'objet d'une querelle de paternité entre certains des auteurs ayant contribué à la construction de ce nouvel objet. Il s'agit, pour les principaux d'entre eux, en plus de Le Bon lui-même, de Hippolyte Taine, Alfred Espinas, Henry Fournial, Gabriel Tarde pour les Français, et de Cesare Lombroso, Scipione Sighele, Enrico Ferri, Giuseppe Sergi pour les italiens. Née au sein de la culture positiviste, cette discipline hybride est une forme de « bio-psycho-sociologie », selon l'expression de Michela Nacci. Elle se présente comme une psychologie à base de biologie, qui naturalise les phénomènes auxquels elle s'applique et voit les sociétés comme des organismes naturels. À une époque où la psychologie envahit tous les domaines, cette psychologie particulière est fondée sur l'idée d'une continuité entre l'homme et l'animal, selon laquelle l'animal est dans l'homme et l'homme dans l'animal.
- 4 Dans les cinq premiers chapitres (« J'ai horreur des foules », « Dater », « Une seule et unique personne, une bête sauvage monstrueuse et sans nom », « Foules folles », « Castors, abeilles, fourmis, femmes ») l'historienne reconstruit les contours de cette discipline. Elle montre que la vision qu'elle donne de la foule est essentiellement négative. Naturalisée et animalisée, considérée comme un corps décliné au féminin, mais aussi pathologisée et criminalisée, la foule n'est pas réductible à la somme de ses composantes. Elle n'est pas la somme des individus qui la composent, mais constitue véritablement un sujet nouveau. Irrationnel, anormal, violent et primitif, ce sujet unitaire et collectif a un visage et une physionomie, mais également une âme. Considérée dans l'optique du paradigme dégénérationniste, la foule représente pour l'individu un facteur de régression atavique, de perte du libre arbitre par l'effet hypnotique qu'elle exerce sur l'homme de la foule. Ce dernier perd alors les trois principales caractéristiques de l'individu mises en avant par la pensée libérale : l'autonomie, la rationalité et de contrôle de soi.
- 5 La thèse vers laquelle converge toute la psychologie collective (dont les trois mots-clés sont l'imitation, la contagion et la dégénération) est en somme celle selon laquelle le sommeil de la raison génère la foule. Celle-ci est, d'une certaine façon, l'opposé même de l'individu, dont elle cherche à anéantir la personnalité singulière au profit d'une personnalité collective. La foule étant présentée comme « un fou en grand », selon l'expression de Michela Nacci, les termes employés pour décrire les fous et les criminels sont les mêmes que ceux employés pour la foule, et il existe une véritable continuité entre les études sur la folie et le délire, sur l'imitation, la contagion et l'épidémie, et les études sur la foule. De Prosper Despine à Valentin Magnan et Paul-Maurice Legrain, de Théodule Ribot à Enrico Morselli, on retrouve ainsi le thème de la foule également dans des études de psychologues et de psychiatres ayant pour objet les troubles de la personnalité, de même qu'on le retrouve chez des criminologues, ou encore chez des épidémiologistes.
- 6 Dans les trois derniers chapitres (« L'âme de la race », « Avant Spengler », « Foule, démocratie, individu »), Michela Nacci opère des rapprochements entre ces trois sujets importants de la fin du XIX^e siècle que sont la foule, la race et la nation (ou plutôt le

« caractère national » des peuples). Il s'agit là de concepts collectifs dont la construction est parallèle et qui sont en général évoqués par les mêmes auteurs. À partir d'une multiplicité d'individus, on crée en effet un sujet collectif doté d'une identité fixe, voire immuable. L'historienne montre cependant que si les trois concepts sont liés, la foule est néanmoins un concept négatif tandis que, pour ceux qui manient alors ces concepts, la race et le caractère national sont quant à eux positifs. La nation tout particulièrement se présente comme le sujet bon qui fait face au sujet mauvais incarné par la foule. D'autre part, elle met en évidence le fait qu'avant Oswald Spengler on trouve dans cette littérature *fin de siècle* une représentation de la modernité comme une maladie. Le positivisme évolutionniste nourrit en effet l'idée selon laquelle la dégénération est le résultat même du progrès. En particulier dans les grandes métropoles qui sont le lieu de l'industrialisation, de la mécanisation, et de la massification, la modernité est placée sous le signe de la maladie. Et la foule représente le sujet social auquel faire endosser tous ses méfaits. Spengler est donc loin d'être isolé, ou à contre-courant, au milieu d'auteurs qui, par-delà leurs différences idéologiques et philosophiques, ne croient pas en un progrès certain et indéfini, et qui (de Max Nordau à Otto Weininger, de Cesare Lombroso à Gustave Le Bon, d'Achille Loria à Alfred Fouillée) sont enclins à penser la modernité en terme de pathologie.

- 7 En outre, Michela Nacci insiste sur le fait que le sujet individuel ne sort pas indemne de sa confrontation avec ce nouveau sujet qu'est la foule. Celle-ci révèle les fractures et les déséquilibres de l'individu. Loin de ne représenter qu'un pôle positif opposé au pôle négatif de la foule, c'est justement la faiblesse de l'individu moderne déraciné, atomisé, et rendu insignifiant, qui constitue le véritable facteur de renforcement du pouvoir de la foule. De sorte que si le sommeil de la raison engendre la foule, comme on l'a dit, il est vrai aussi que le rapport qui lie l'individu à la foule n'est pas qu'un rapport de simple opposition. Loin de n'incarner que le bien, l'individu en crise de la modernité engendre la foule menaçante.
- 8 Dans le dernier chapitre, l'auteure revient sur les causes de la disparition de la psychologie collective au début du ^{xx}e siècle, sous l'assaut combiné d'Émile Durkheim et de Sigmund Freud. Le premier dénoncera la contamination entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, et son rendra obsolète le recours à la psychologie pour comprendre la société. Quant au second, il déplacera l'analyse des foules vers le rôle joué par le chef charismatique. En outre, sa conception très structurée de l'inconscient sera bien différente de celle de la psychologie collective où celui-ci apparaît comme le fond animal et confus qui rassemble les hommes et les animaux. Enfin, elle revient sur la thèse classique selon laquelle la psychologie collective serait fondamentalement conservatrice, non seulement parce que Le Bon a été le livre de chevet de nombre de dictateurs, mais parce qu'elle contient de surcroît une critique du parlementarisme et de la démocratie, entendus comme un régime dominé par les émotions, les affects, et les instincts, et non par la raison.
- 9 Ceci explique, selon Michela Nacci, le discrédit qui pèse de nos jours sur la psychologie collective. Celle-ci apparaît non seulement comme une science dépassée, mais aussi antidémocratique. Au concept de foule, on préfère parfois, comme chez Antonio Negri et Michael Hardt, celui de multitude, plus apte à désigner un nouveau sujet collectif pouvant incarner la révolution dans un monde globalisé. Malgré le tabou qui pèse sur la notion de foule, l'auteure estime néanmoins qu'il existe aujourd'hui certaines formes de permanence du discours de la psychologie collective, en particulier dans la critique

du nouvel individualisme contemporain (Richard Sennet ou Christopher Lasch) et de la société « liquide » (Zygmunt Bauman). En outre, le peuple du populisme est souvent évoqué de la même façon que la foule à l'époque de la psychologie collective. Cette dernière semble réémerger de temps en temps, ou plutôt réapparaître sous de nouvelles formes, avec parfois la nostalgie pour des formes de communautés censées nous protéger de l'individualisme contemporain. Aussi, une question parcourt-elle l'ensemble de l'ouvrage : « ne nous serions-nous pas libérés de la psychologie collective trop rapidement ? ». Nous avons en effet exclu en partie la foule de notre champ de connaissance comme un objet contaminé par le déterminisme et le naturalisme, mais aussi vicié par la critique de la démocratie. Mais ne risque-t-on pas de négliger ainsi la part que l'inconscient et la dimension animale prennent dans le comportement de l'homme, qui est un être à la fois naturel et social ?

- 10 Telles sont certaines des problématiques et des interrogations qui sous-tendent l'ouvrage de Michela Nacci. Si celui-ci offre des ouvertures vers des problématiques contemporaines, considérées dans une perspective historique stimulante, on aurait aimé que soit parfois davantage approfondie la réflexion sur ce versant contemporain, rapidement évoqué à travers la référence à des philosophes situés à gauche comme Ernesto Laclau, Antonio Negri, Alain Badiou, ou Giorgio Agamben. On aurait aimé également que soient un peu plus développées les raisons du non-emploi de la notion foucauldienne de biopolitique, là où l'auteure estime pourtant que celle-ci semble parfaitement pouvoir s'appliquer à la théorie des foules, fondée sur une idéologie de la normalité. Mais ce livre se distingue indéniablement par l'envergure de la recherche menée, par la vigueur de ses analyses et hypothèses, et par le croisement des perspectives et des domaines pris en considération, tout en conservant toujours une grande unité.

AUTEURS

XAVIER TABET

Université Paris 8 – Laboratoire d'études romanes